

CHARLES-LOUIS de BONS

II. L'œuvre en vers¹

A. LE POÈTE LYRIQUE

Les Hirondelles

Les *Nouvelles valaisannes*, nous dit Mario dans *La Littérature en Valais*, sont bien connues du public lettré des cantons romands, et ont obtenu un succès mérité... Mais poète plus encore que prosateur, c'est surtout à ce point de vue que [Charles-Louis de Bons] a pris rang parmi les sommités littéraires de la Suisse française.

Ce jugement est aussi celui d'Alphonse Sidler, dans son *Etude sur les principaux poètes valaisans* : « C'est principalement à ses poésies, dit-il, que M. de Bons doit sa renommée littéraire. »

En tant que poète, Charles-Louis de Bons doit être étudié sous trois aspects différents : le poète lyrique, le poète épique, le poète satirique et badin.

« Lorsque M. de Bons écrivit en vers pour la première fois, il avait, si nos renseignements sont exacts, près de quarante ans », dit Jules Vuy dans la préface qu'il consacra à l'œuvre lyrique de

¹ La 1^{re} partie de cette étude a paru dans les *Annales Valaisannes* de janvier-mars 1946.

Charles-Louis de Bons : *Les Hirondelles*, parues en 1859 chez Marc Mehling à Genève, et à Paris chez Hachette, alors rue Pierre Sarasin.

Son talent poétique, continue Jules Vuy, ne se révéla publiquement qu'à l'occasion du premier concours ouvert par la Section de littérature de l'Institut national genevois. Une gracieuse pièce : *Le Réveil des Hirondelles* partagea le prix avec un poème de plus longue haleine ; elle a été traduite en allemand et en italien ; sa date est de septembre 1853. Le choix du titre des *Hirondelles* n'est-il point dû à ce concours ?

(L'Institut national genevois avait été créé par le Grand Conseil de Genève le 7 mai 1852, et définitivement constitué le 2 mai 1853. — La section de littérature de l'Institut national genevois comptait dix membres effectifs dont Cherbuliez, Petit-Senn, Jules Vuy, docteur en philosophie et auteur de la préface des *Hirondelles*, H. F. Amiel et l'helléniste Bétant, professeur à l'Académie de Genève.)

Ainsi, un concours ouvert dès 1853 par le jeune Institut genevois apprend au grand public que Charles-Louis de Bons n'est pas uniquement romancier et conteur.

Déjà, il s'était exercé à la langue des vers. Si le *Réveil des Hirondelles* est la première pièce que le public ait pu lire de lui, elle n'est pas la plus ancienne des œuvres lyriques de Charles-Louis de Bons.

Les Hirondelles contiennent, en effet, les poésies que l'auteur composa de mai 1853 à mai 1857.

Puisque c'est le *Réveil des Hirondelles* qui l'a révélé comme lyrique, cette pièce ne mérite-t-elle pas d'être citée tout d'abord et dans son intégrité ?

(Le *Réveil des Hirondelles* est dédié à la comtesse de Courten, sa belle-sœur).

Ma sœur, j'aime à revoir votre château, — ses toits,
 Ses jardins pleins de nids, de parfums et de voix,
 Sa façade à la teinte grise,
 Ses antiques portraits d'officiers-généraux,
 Et de l'arbre au vieux tronc ces deux jeunes rameaux :
 Mes neveux Maurice et Louise.

J'aime à revoir la porte aux têtes de chevreuil,
 La double galerie où s'ouvre votre seuil,
 Vos tours, de flèches couronnées,
 La fontaine dont l'eau coule presque sans bruit,
 Et le tilleul versant son ombre, fraîche nuit,
 Pendant les brûlantes journées !

Et quels riants tableaux forment votre horizon !
 Les champs courent au loin, bordés d'un vert gazon,
 Le Rhône inonde ses rivages,
 Géronde, au sein d'un lac, fait trembler ses vieux toits,
 Loèche étale ailleurs ses vignes et ses bois,
 Et Vercorin ses pâturages.

CH.-L. DE BONS

LES
HIRONDELLES
POÉSIES
ET
DIVICON

ou
LA SUISSE PRIMITIVE
POÈME EN CINQ CHANTS

GRAND PRIX DE L'INSTITUT LITTÉRAIRE



PARIS
L. HACHETTE, LIBRAIRE
Rue Pierre-Sarrasin, 14

GENÈVE
Mme WUHLING, IMPRIMERIE-LIBRAIRE-ÉDITEUR
Corraterie, 12

1857

SOUVENIRS DE SAINT-GOTHARD

SAUTE-EN-BARQUE
OU
CONFIDENCES D'UN MULET D'ARTILLERIE
PAR
CH.-L. DE BONS

Illustrations par Gustave Roux.



LAUSANNE
ALBERT LARIN, ÉDITEUR
4, RUE HALDGMAND, 4.

Droits réservés.

Dans l'étendue immense on ne voit que châteaux
Baignant leur pied dans l'onde ou bordant les coteaux
De murs rougis par l'aubépine ;
Et l'œil erre sans fin, mouillé de pleurs souvent,
De la cascade ombreuse au clocher du couvent
Et de la plaine à la colline.

Ma sœur, c'est dans ces lieux, à l'ombre de ces tours,
Que les faveurs du sort vous ont fait d'heureux jours
Et que s'écoule votre vie...
Trois lustres ont passé sans rider votre front ;
A ces étés encor d'autres succéderont,
Et longtemps vous ferez envie !

Dans vos foyers toujours un gracieux accueil
Sourit à l'inconnu dont le pied heurte au seuil ;
Pour l'ami vous avez des ailes,
Et votre âme charmante est bonne au point de voir
Un hôte aimé que Dieu vous donne à recevoir,
Dans tous les couples d'hirondelles.

Je sais que sous vos toits, aux faites des piliers,
Ces doux amis de l'homme éclosent par milliers,
Votre manoir est leur asile ;
Les poutres, les lambris, les murs en sont couverts ;
Les créneaux du donjon, pendant six mois ouverts,
Leur font une route facile.

Aussi les voyez-vous, aux mêmes nids constants,
Y retourner sans cesse alors que le printemps
Chasse l'hiver qui s'évapore.
Ils sont partis chagrins, ils reviendront heureux,
Et vos deux tours seront une oasis pour eux,
Loin des chauds climats de l'aurore.

En été, quand la nuit pâlit à l'orient,
Et que vos yeux fermés par un songe riant
Attendent une aube nouvelle,
Avant que l'Angélus sonne dans le lointain,
Un doux gazouillement annonce le matin :
C'est l'Angélus de la tourelle !

Mais déjà cette voix paraît se rendormir.
Ce gosier qui chantait semble à présent gémir :
On n'entend plus qu'un frais murmure...
Tout à coup mille cris s'élèvent à la fois.
Voyez !... Une lueur brille au sommet du bois :
L'aube sourit à la nature !

Alors commence un chant que nul bruit n'interrompt :
Babil mélodieux qui se noue et se rompt
En notes vagues et fleuries,
Musique matinale, entendue en rêvant,
Voix confuses d'en haut qu'un coup d'aile du vent
Effeuille dans vos galeries !

Bientôt, pour les entendre, écartant le sommeil,
 Aux oiseaux vous prêtez vos élans du réveil :
 Leurs chants deviennent des prières.
 Avec eux vous louez le Dieu du pur amour,
 Et votre cœur à lui monte, avant que le jour
 Ait fini d'ouvrir vos paupières !

De l'œuvre au Créateur, mystérieux réseau !
 Ainsi, du bord des nids, où s'éveille l'oiseau,
 Et de la couche nuptiale,
 Produit du pur instinct et de l'ardente foi,
 Le même encens mortel brûle devant ce roi
 Que le jour à la nuit signale !

Cependant l'horizon se remplit de clartés,
 Par le maître attentif les troupeaux sont comptés,
 Le faucheur vers les prés s'avance.
 De l'aube qui s'éloigne émerge et naît le jour ;
 La fête de l'aurore est close dans la tour...
 Les hirondelles font silence !

Dans cette pièce délicate, l'auteur par un choix heureux de mots et de rythmes arrive à rendre avec exactitude l'atmosphère lumineuse et harmonieusement paisible de la petite ville de Sierre, plus italienne que valaisanne. Quelques vers descriptifs bien frappés, d'un sentiment très vrai surtout, les élans mystiques des dernières strophes posent Charles-Louis de Bons comme un lyrique qui devra le meilleur de son inspiration à Dieu et à la nature.

Cependant, ce ne sont pas ces thèmes seuls qui l'inspirent.

Le recueil des *Hirondelles*, en effet, est divisé en trois parties : *Les Hirondelles de Printemps*, *Les Hirondelles d'Été*, *Les Hirondelles d'Automne*, « qui correspondent aux âges de la vie : jeunesse, âge mûr, vieillesse ».

Les Hirondelles de Printemps chantent surtout l'amour ; celles d'*Été*, plus mûres, ont leurs sources dans l'infinie variété des grands thèmes lyriques. Enfin *Les Hirondelles d'Automne*, d'un sentiment très élevé, d'allure grave et noble, disent les angoisses de l'homme au seuil de la mort et les raisons d'espérer d'un cœur vraiment chrétien.

Toutes, nous dit Mario, se distinguent par une fraîcheur d'esprit, une sincérité d'accent, une harmonie de pensée qui nous permettent non seulement de suivre l'auteur pas à pas dans toutes les phases de son existence, mais aussi de lire au plus profond de son âme.

Dans la pièce intitulée : *L'Inspiration* qui ouvre le recueil des *Hirondelles*, l'auteur nous dit les exigences du souffle poétique qu'il sent, malgré son âge, se lever en lui :

Voilà qu'un vent de poésie
 Sur moi descend de la hauteur,
 Et que mon sein, gonflé de vie,
 S'emplit d'un souffle inspireur.

Une sorte de terreur analogue à celle qu'on ressent devant une mission sacrée, pousse le poète à se défendre d'une telle emprise.

.....
Songes d'une âme ardente et pure,
Amitié sainte, amour si doux,
Tableaux rians de la nature,
Laissez-moi : que me voulez-vous ?

.....
Mais sans succès ma voix supplie.
On ne peut conjurer le sort,
A tous les vents, le roseau plie,
L'homme obéit jusqu'à la mort.

Et dans les strophes suivantes, l'auteur indique les sources mêmes de sa poésie :

Venez !... Je vais, de la colline,
Peindre à grands traits l'aspect des champs,
Le lac d'azur qui s'illumine,
Les frais matins, les beaux couchants.
Nous suivrons au loin, dans la plaine,
Les agneaux conduits au lavoir,
Les bœufs groupés vers la fontaine,
Et l'ombre errante du manoir.
Je veux peindre aussi les orages,
De ce qu'on nomme le bonheur,
L'amour, ses transports, ses nuages,
Et ces maux qui brisent le cœur.
Voilà mon but et mon excuse.
Je cède au courant malgré moi.
Sois, ô Lia, ma douce muse :
Je chanterai, les yeux sur toi !

La nature et l'amour, voilà les thèmes auxquels il prétend recourir. Si c'est là son projet primitif, il a, dans la suite, donné plus d'ampleur à son inspiration en chantant aussi la famille, la patrie et ses gloires, les craintes et les espoirs d'une âme en face des mystères de l'au-delà.

Les Hirondelles du Printemps qui ne sont que des poésies amoureuses ont été fortement influencées par le romantisme d'un Hugo ou d'un Musset.

Le Lazzarone, par exemple, rappelle le Musset des *Contes d'Espagne et d'Italie*. N'est-il pas question dans la pièce de Charles-Louis de Bons, de Calabraise, de Madone, d'amour et de stylet ?

.....
Prends garde, enfant ! Trois mauvais drôles
Te suivent depuis quelques soirs...
En conduisant leurs barcaroles
J'ai découvert leurs projets noirs,
Projets si noirs que j'en frissonne
Moi qui n'ai peur que de l'enfer !
J'ai l'œil sur eux... par la Madone !
Et mon poing est un poing de fer !
Fille des monts, viens sur la rade
A mon destin unir ton sort.

.....
 Tu ne dis rien ? Dieu te pardonne !...
 Suis-je donc trop pauvre pour toi ?
 Attends huit jours... et la Madone
 Me fera riche comme un roi.

.....
 Mais tu t'enfuis !... Ciel ! une lettre !...
 On t'y propose un rendez-vous !
 De ma douleur à peine maître,
 Je sens trembler mes deux genoux.
 Bien ! ce rival à tête folle
 S'en vient tomber dans mon filet...
 Ecoute-le, fille frivole,
 Et tu verras luire un stylet !

La Mauresque et *L'Espagnole* appartiennent à la même veine. Le rythme de la deuxième de ces pièces est intéressant et montre en Charles-Louis de Bons un versificateur assez souple. Les vers de quatre syllabes chacun sont groupés en strophes de huit vers ; deux rimes masculines embrassent trois rimes féminines.

.....
 Je la vois rire
 De mon martyr
 Quand je soupire
 A ses genoux.
 Ma souveraine
 Trop inhumaine
 Ne voit ma peine
 Qu'avec courroux.

Est-il au monde
 Ame profonde
 Qui me seconde
 Pour l'attendrir ?
 Las ! elle brave
 Son pauvre esclave !
 Le cas est grave...
 J'en vais mourir !

Ce ne sont là, évidemment, qu'imitations pour se faire la main. Si le sentiment n'a rien d'original, la forme cependant est agréable et vive.

On sent beaucoup plus d'émotion et de sincérité dans *La Jeune Malade*, et *L'Amour du poète* rend un son noble et fier.

Si être aimé fait naître l'inspiration au cœur du poète, en revanche à celle qui l'aime il donnera l'immortalité.

Si tu pouvais m'aimer d'un amour sans mesure,
 O toi, dont trop souvent, en secret, je murmure
 Le doux nom que jamais nul ne dit sans émoi,
 Si j'étais devenu l'arbitre de ta vie,
 Mon âme radieuse, enivrée, asservie,
 Ne pourrait rien comprendre, adorer, hors de toi !

.....Car des concerts divins en ma tête sommeillent,
 Mystérieux oiseaux, attendant que s'éveillent
 Ces lueurs du matin qu'ils salueront joyeux !
 Pour faire étinceler ces trésors de génie,
 Pour les faire pleuvoir en torrents d'harmonie,
 Que faut-il ? Un sourire, un regard de tes yeux !

Ainsi s'éveille et chante, aux bords du Nil immense,
 Quand le soleil au fleuve annonce sa présence,
 Le monolithe étrange à Memnon consacré.
 Le colosse, le soir, s'endort jusqu'à l'aurore,
 Et ne trouve de voix dans son gosier sonore,
 Que lorsque du désert jaillit l'astre sacré !

..... Aime-moi, jeune femme, et dans mon esprit sombre
 Soudain se lèveront des étoiles sans nombre ;
 Le monde avec transport applaudira mes vers.
 Ma lyre si longtemps incertaine ou muette,
 Frémira tout à coup sous la main d'un poète,
 Et ma bouche apprendra ton nom à l'univers.

Aime-moi, si tu veux qu'on t'envie et t'admire,
 Si tu veux que tout homme, en te voyant, soupire,
 Et que ton avenir n'ait jamais de reflux ;
 Si tu veux que ton front de splendeur s'environne,
 Et portant, fier et pur, une blanche couronne,
 Offre à la poésie une reine de plus.

..... Non, tu ne mourrais point, car les chants du génie
 Prolongent immortels leur durée infinie.
 Chaque siècle en passant les répète à son tour.
 Ils sont pour la beauté comme cette auréole
 Flottant sur les cheveux de l'ange qui s'envole
 Quand il remonte au ciel, brillant comme le jour.

Une pensée noble et vigoureuse s'exprime en ces vers bien frappés : ne peut-on faire confiance au poète et espérer de lui autre chose que de simples exercices d'école ?

Le Misanthrope associe au thème de l'amour celui de sa brièveté et de son amertume.

A celle qu'il aime, le poète dit :

Oh ! tu m'oublieras ; va, je le sens de reste.
 Ici-bas rien ne dure et tout passe bientôt.
 L'oubli, l'oubli cruel, est notre lot funeste,
 Infortuné celui qui le comprend trop tôt !

Oui, bien infortuné, car la vie est amère !
 La coupe où l'homme boit a de la lie au fond.
 L'illusion peut seule, adorable chimère,
 Couvrir de fleurs les bords de ce vase profond.

Pour rêver le bonheur il ne faut pas comprendre
 Que tout n'est en ces lieux que songes décevants,
 Que les serments jurés par la voix la plus tendre
 Ne sont que de vains bruits qu'emporteront les vents.

Il faut, pour être heureux, sentir, aimer et croire !
 Croire que le présent reflète l'avenir,
 Croire qu'on sait garder vivante une mémoire
 Et qu'on réserve aux morts un lointain souvenir.

Mais la confiance n'est pas longue au cœur du poète :

Oui, tu m'oublieras... trop vite pour ta gloire
Et si bien que mon nom prononcé quelquefois
A peine éveillera dans ta jeune mémoire
Cette agitation qui tremble dans la voix !

Hélas ! voilà pourquoi lorsque ton œil se pose
Si limpide et si pur sur mon regard terni,
Il rencontre l'éclair d'un long penser morose
Et qu'un voile de deuil monte à mon œil bruni.

Ces terreurs osent même à tes pieds me poursuivre.
Voilà pourquoi mon front s'abaisse pâissant,
Et qu'au sein du bonheur dont ton amour m'enivre,
Je vois toujours surgir un spectre menaçant !

Dans *La nuit sur le lac*, l'influence de Lamartine est manifeste, mais cette « imitation n'est pas un esclavage » :

Vois comme la vague étincelle
Malgré le soir, malgré la nuit !
Viens ! notre barque tend son aile
Et de ma rame qui ruisselle
L'éclair s'éteint, remonte et luit.

Déjà s'éloigne le rivage...
Le roc des bords plonge et décroît.
La vue embrasse au loin la plage...
L'éloignement comme un nuage
De brume couvre chaque toit.

Ecoute au loin sur la colline
Errer les sons vagues du soir,
Et du clocher qui la domine
Monter une voix argentine,
Comme un parfum de l'encensoir !

Mais alors que dans *Le Lac* la femme aimée chante l'impossibilité d'éterniser un moment de bonheur, chez l'autre, son chant est une prière à Dieu pour que se conserve pur et fort leur amour :

Fais que rien ne l'altère
Et qu'il passe aussi pur
Que la brise légère
Ou que le flot d'azur !

Rends-le fort et durable
Comme ces rocs vieillis
Qui dressent sur le sable
Leurs fronts enorgueillis.

Un autre Sillon clôt les *Hirondelles du Printemps* et annonce les *Hirondelles d'Eté*.

Le poète a senti, et souffert et aimé comme tout homme mais plus encore, car :

L'âme sonore du poète,
Echo qui vibre...
S'éveille et parle, dès qu'on jette
Une rumeur à ses parois.

Avoir répercuté tous les frémissements de l'âme humaine, c'est beaucoup et c'est peu à la fois ; lorsque vient la maturité, il s'agit pour le poète de tracer « *un autre sillon* » plus profond :

Mais un jour vient où le poète
Serein et triste tour à tour
Laisse à jamais tomber muette
La lyre qui chantait l'amour.

Le temps arrive où la pensée
Close aux doux vents qui l'ont bercée,
Quitte la terre pour les cieux ;
Où les regards, moins inhabiles,
Cherchent des rives plus tranquilles
Et des astres plus radieux.

Ils sont venus ces instants graves
Pour moi, rêveur, qui vois les ans,
Comme un linceul de froides laves
Me recouvrir à flots pesants.
Mon horizon se décolore...
Pourtant, ô lyre, viens encore !
Vibre au hasard !... mais cette fois
Plus de ces chants où dort la flamme
Et qui, troublant la paix de l'âme
Mettent des larmes dans la voix.

* * *

Les Hirondelles d'Eté s'ouvrent par les vers les mieux venus, peut-être, de Charles-Louis de Bons. Intitulés : *Ce que je sais*, ils ont l'intérêt d'être un jugement porté par le poète lui-même sur son œuvre avec une modestie, une sincérité touchantes :

Je ne les connais point ces villes fastueuses,
Au fond vaseux et trouble, aux surfaces houleuses,
Qu'encombre un peuple fait de trente nations.
De leurs fleuves jamais je n'ai goûté les ondes
Ni tressailli, pensif, à ces rumeurs profondes
Qui du cœur des cités sont les pulsations.

J'ignore des cités les plaisirs froids ou vides,
Leurs charmes sérieux, leurs vanités splendides,
Leurs fêtes où toujours une âme s'énerva.
Jamais, prêtant l'oreille à la voix qui le nomme,
Je n'ai d'un fait pompeux vu passer le grand homme,
Ni jeté quelque pierre au héros qui s'en va.

Je n'ai point entendu, dans les villes en armes,
Mugir, au front des tours, le tocsin des alarmes,
Ni monter la révolte aux vieux palais des rois,
Ni les vaisseaux au loin emporter une armée,
Ni passer, tout poudreux, les soldats de Crimée,
Ni la Bohême en fête acclamer ses exploits.

Je ne les connais point ces astres de la scène :
 Stolz, Alboni, Duprez, à la voix de sirène,
 Ni Rachel au port noble, au geste sculptural.
 Jamais, ravi de l'une ou de l'autre idolâtre,
 Je n'ai vu, s'exaltant aux bravos du théâtre,
 Leur art prodigieux atteindre à l'idéal.

Aussi je ne sais rien... qu'épeler la nature,
 Que recueillir des bois le vague et lent murmure,
 Ou les soupirs du vent sous d'antiques arceaux.
 Je ne sais rien, hélas ! qu'écouter en silence
 La solennelle voix du Rhône ou de la Dranse,
 Les bruits de la montagne ou le chant des ruisseaux.

Je ne sais rien que suivre, au penchant des collines,
 Les chèvres pâturent parmi les aubépines,
 Les nuages que berce un zéphir attiédi,
 La cigogne pêchant au bord des joncs verdâtres,
 Ou le troupeau qui rentre escorté de ses pâtres,
 Ou le vol d'oiseaux noirs partant pour le midi.

Aussi n'attendez pas de moi que je retrace
 Ce monde extérieur où je n'eus point de place
 Et que, dans le lointain, à peine j'entrevois ;
 Quelques sentiments vrais surpris à l'âme humaine,
 Les champs, les eaux, les monts, voilà tout mon domaine :
 N'en demandez pas plus, c'est assez pour ma voix !

Cette pièce ne serait-elle pas digne de figurer dans une anthologie par sa fraîcheur, son sentiment vrai de la nature unis à une douce mélancolie, à une simplicité émouvante ?

A la phrase « Je ne sais rien » qui revient comme un leitmotiv. Virgile Rossel, dans son *Histoire littéraire*, répond :

Il ne sait rien que cela, mais cela c'est presque toute la poésie ; l'âme des choses lui a parlé le langage divin.

Si les *Hirondelles du Printemps* disent l'amour avec ses violences, ses apaisements, ses douceurs, les *Hirondelles d'Eté* chantent :

Quelques sentiments vrais surpris à l'âme humaine
 Les champs, les eaux, les monts...

Le morceau intitulé : *La Poésie* continue la pensée de *Ce que je sais*. A un docteur de ses amis qui avait dû lui demander ce qu'est la poésie, et où il la faut chercher, il répond :

La poésie, ami, réside en toutes choses ;
 Elle peint chaque objet sous un jour émouvant,
 Fait verdir les coteaux, rend plus fraîches les roses
 Et prête des soupirs au vent.

A mille traits divers on peut la reconnaître.
 Partout, dans nos vallons, je la sens, je la vois.
 Je la vois dans ces bœufs qu'un berger mène paître
 Sur la lisière des grands bois.

Je la vois dans ce sol, aux nappes jaunissantes
Où la faucille abat les blés profonds et mûrs,
D'où la caille essayant ses deux ailes naissantes
S'enfuit vers des abris plus sûrs.

Je la sens dans les airs de la trompe des pâtres
Escortant les troupeaux le long des hauts sentiers ;
Dans les chalets fumeux, dans les sapins noirâtres,
Dans leur couronne de glaciers.

Je la sens dans le bruit des fontaines mousseuses,
Dans l'hermitage agreste où s'arrête un passant,
Dans les chemins ombrés, dans les routes poudreuses,
Dans l'eau qui passe en gémissant.

La poésie, ami, je la retrouve encore
Dans le Rhône bleuâtre, aux contours vapoureux,
Dans le château désert où dort l'écho sonore,
Dans le cloître où gisent les preux.

Ainsi, toujours, partout, dans l'immense étendue,
Tout ce que l'œil saisit dans la plaine ou les bois
Enchante mon oreille ou fascine ma vue,
Et m'entretient par mille voix.

Telle éclatait jadis la lyre éolienne
Quand le moindre zéphir venait à se lever !
Tout vent qui, dès l'enfance, a soufflé sur la mienne
M'a fait gémir ou bien rêver.

Ami, sans en rougir, conduis tes chars rustiques,
Ou ramène des champs tes bœufs libres du joug.
Tes travaux sont pour moi rians et poétiques,
Et de ton sort je suis jaloux.

Comme un art bienfaisant, chéris l'agriculture.
Elle ne peut avoir qu'un frivole censeur ;
De plaisirs incessants elle est la source pure
Et la poésie est sa sœur !

Dans cette poésie encore on sent chez Charles-Louis de Bons l'expression d'un amour vrai de la nature. Il lui arrive souvent de peindre avec des traits évocateurs :

Près de ce morne étang où frissonnent les jones
..... Accroupi sur un feu de branches de sapin.
(*Le Pâtre*)

Ou avec des détails pittoresques :

Je me nourris des fruits que donnent les saisons,
Des fraises dont la pourpre émaille les gazons,
Du lait qui sous mes doigts ruisselle.
(*Le Pâtre*)

De sa description se dégage souvent une idée générale : il s'agit d'un arbre que charrie les eaux du fleuve :

Pour jamais, cette fois, le cadavre s'arrête.
On voit la masse étrange, énorme, s'enfoncer,
Et pendant que l'abîme à l'engloutir s'apprête,
La surface du lac un instant se plisser.

Les Nuages, poésie dédiée au professeur Amiel, de Genève, est un essai intéressant du poète qui cherche à voir autant qu'à sentir. Il peint avec des couleurs exactes la fantasmagorie du Ciel, délicate ou éclatante, suivant les heures du jour.

Après avoir décrit le charme des nuées légères qui sont là pour adoucir l'éclat de la lumière, il s'adresse à elles :

Passant et repassant par les célestes plaines,
Comme de grands vaisseaux cinglant aux mers lointaines,
Du pavillon divin sur nos têtes jeté
Vous rompez l'éclat vif et l'immobilité.

La pensée du dernier vers en particulier est pleine de noblesse : n'est-ce pas une idée heureuse et neuve de louer les nuages de rompre par leurs jeux mouvants l'implacable sérénité du ciel ?

Le poète dit aussi la splendeur de la fin du jour lorsque :

L'atmosphère n'est plus qu'une ardente fournaise,
Qu'un brasier gigantesque où pétille la braise.

et la minute chaque fois émouvante où disparaît le soleil derrière les nuages embrasés :

Sous l'amas épais des nuages qui passent,
Le grand foyer s'abaisse et lumineux encor
Les troue en expirant de larges rayons d'or.

Et, en des vers lyriques, le poète demande aux nuages si la gloire de courir sur la voûte céleste leur fait oublier leur humble origine :

Ah ! sans doute elles sont attrayantes et belles
Ces retraites qu'on trouve aux plages éternelles.
Mais l'azur et l'argent, la pourpre et le cristal
Valent-ils les douceurs de l'humble lit natal ?

Ces nuages sont-ils les témoins indifférents ou attentifs de la vie des choses ? S'adressant à eux le poète écrit :

Sentez-vous quelque angoisse en formant les orages ?
Aimez-vous à surprendre, au fond des noirs vallons,
Les étranges récits qu'y font les aquilons ?
Saisissez-vous le sens du murmure des plaines,
Des plaintes des vieux rocs, du babil des fontaines ?
Comprenez-vous les bruits qui tombent des forêts ?
Des bois mélodieux savez-vous les secrets ?

Si la nature ne vous parle pas, continue-t-il, les souffrances de l'homme du moins vous émeuvent-elles ?

..... Apprenez-nous au moins
Si vous plaignez les maux dont vous êtes témoins !
Soutenez-vous les cœurs qui sous divers climats
Sentent neiger l'oubli, pire que les frimas ?

Mais si l'homme vous chargeait de ses rêves et de ses douleurs

Pareils à ces vaisseaux qui, formant sur les sables,
Succombent aux faix lourds dans leurs flancs contenus
Sur la terre sans fin vous seriez retenus !

Plus plein et plus fort encore est le poème intitulé : *Le Mont Cervin au Mont Blanc*.

Fier de n'avoir pas été vaincu, le Mont Cervin plaint le Mont Blanc d'avoir subi l'outrage de l'homme. (Il fut gravi la première fois, en 1786, par Jacques Balmat).

Comment peux-tu souffrir que l'homme, ce pygmée,
A te vaincre un instant mette sa renommée ?
..... Tu permets qu'une humble créature
Qu'avec dédain, d'en haut, un tertre obscur mesure,
Ose, ombre d'un instant, de ses pas criminels,
Imprimer la souillure à tes flancs éternels ?
..... Es-tu glacé par l'âge, ô facile vieillard ?
Ah ! s'il en est ainsi, te voilant d'un brouillard,
Aux yeux qui t'admiraient, disparaiss comme un rêve
Et que dans ce linceul ton grand déclin s'achève !

Le poète sent la grandeur du paysage alpestre ; il sait décrire
« la beauté de la nature sauvage, de la nature de roc et de glace »
(H. Bordeaux).

Ces aiguilles, ces dents, ces cimes et ces cols
Aux champs de l'infini prêts à prendre leurs vols,
Et qui, s'échelonnant en flèches inégales,
Semblent les clochetons de mille cathédrales.

Dominant de sa masse triangulaire les monts d'alentour, le
Cervin se glorifie de sa majesté solitaire :

Je plane sur leur foule et me plais tour à tour
A leur faire une nuit factice au sein du jour,
Puis retirant mon ombre, où leurs masses se noient,
A m'enivrer des feux que les neiges m'envoient.
..... Soudain je t'aperçois à l'horizon vermeil
Ruisselant des rayons que darde le soleil,
..... Tu domines l'espace et le monde habité
Semble s'évanouir devant ta majesté !

Contre l'audace sacrilège de l'homme, les vers suivants sont
une plainte dont l'amertume est nouvelle sous la plume de Charles-
Louis de Bons :

Pour l'homme aventureux n'est-il donc plus d'écueils ?
..... A l'instant où je crois que perdu dans les cieux
Ton cône échappe même à ton œil curieux,
Son bâton te sillonne et son pied t'escalade.
Ton front découronné devient une esplanade
D'où jetant un regard à vingt pays divers,
Il trouve Dieu mesquin et raille l'univers.

Mais cette audace au moins a des limites :

Frère, console-toi ! le mont Cervin te venge !
Pour me vaincre jamais, il faudrait qu'un archange
Prêtât son aile à l'homme ou qu'un rapide éclair
Le saisis palpitant et l'emportât dans l'air.

Et surtout que la montagne s'oppose aux projets avilissants de l'homme.

Ne souffre point que l'homme à ce point te ravale
Que ta cime devienne une route banale.
Jette au gouffre béant ces nains injurieux
Dont le risible orgueil veut abaisser les cieux.
Roi des hauts monts glacés ! Que ta magnificence
Les frappe de terreur et les tienne à distance.
Que sont-ils près de toi ? Des êtres turbulents,
Passagers comme l'eau qui tombe de nos flancs !
... Quant à toi, te dressant comme un immense autel
Ne laisse, à mon exemple, arriver à ton faite
Que les soupirs ardents du juste et du poète.
... Et ne courbons nos fronts que sous l'ombre de Dieu.

On ne peut dénier la force et la plénitude à ces vers. Mais le sentiment qu'ils expriment n'est-il pas contestable ?

Le grand naturaliste suisse Tschudi a écrit : « Est-ce le goût du danger, l'orgueil de la domination, le désir de connaître tout ce qui, de la terre, demeure encore inexploré » [qui pousse l'homme si haut ?]

Et, en manière de conclusion, Tschudi ajoute :

Est-ce l'aspiration du dominateur du globe de sceller par un acte fort de sa libre volonté sa propre parenté avec l'Infini, là-haut, sur le sommet suprême finalement conquis en embrassant d'un regard le monde qui s'étend sous ses pieds. (Cité par Bordeaux dans *La Claire Italie*.)

La haute signification du geste de possession des sommets par l'homme, l'enrichissement moral que donne la fréquentation des cimes, Charles-Louis de Bons ne semble pas l'avoir compris : il n'a vu, dans la conquête de la montagne qu'une profanation des mystères des hautes altitudes et une audace dont la témérité appelle le châtiement.

Mais la vie va son chemin. En 1865, dix ans après le poème : *Le Mont Cervin au Mont Blanc*, le Cervin, à son tour, était escaladé. Quel est maintenant dans nos Alpes le sommet qui puisse se vanter de ne pas avoir été foulé ?

Lyrique, Charles-Louis de Bons chante les différents aspects de la patrie valaisanne : les hautes montagnes dont il a saisi la beauté austère, le Rhône et son glacier effrayant et mystérieux à l'époque où écrit Charles-Louis de Bons :

O fleuve, fils des monts où s'appuient les cieux !
 Fleuve à la source obscure, au cours prodigieux,
 Toi qu'enfante une grotte humide ;
 Toi que l'on voit, fuyant ta couche de cristal,
 Porter avec orgueil, loin du vallon natal,
 Le tribut de ton eau rapide !

L'épouvante longtemps couvrit d'un voile épais
 Ton berceau, de l'hiver gigantesque palais,
 Et l'urne d'argent qu'il recèle.
 Avant qu'avec éclat ton nom pût retentir,
 Les vieux siècles trompés crurent te voir sortir
 Des flancs de la nuit éternelle.

Mais ces temps ne sont plus ! — De tes efforts vainqueur
 Le peuple de tes bords ose dire en son cœur :
 Je courberai ta tête altière.
 Dans ce duel à mort, le faible est triomphant.
 Ainsi, d'un vieux lion, un courageux enfant
 Outrage en riant la crinière.

C'est aux horizons plus aimables que va la préférence du poète.
 Le dénuement sinistre de certains paysages alpestres l'opprime ;
 dans *Les deux Lacs*, après avoir dépeint le funèbre aspect du lac
 de la Gemmi, il s'écrie :

Passez, passez, ô visions sauvages !
 Venez à moi, frais coteaux, doux rivages !
 Venez à moi, je vous cherche des yeux.

Et il oppose la douceur du Léman à l'âpreté du lac haut-valaisan :

Qu'il est beau le Léman quand l'aube matinale,
 Devançant le soleil aux larges rayons d'or,
 Repousse à l'horizon la lune blonde et pâle,
 Et fait rider les flots que la nuit couvre encor !

Sur un plateau, Thonon, comme aux siècles antiques,
 Arbore la croix blanche au pavillon d'azur,
 Tandis qu'Evian bâtit des thermes, des portiques,
 Et dort sous des berceaux où pend le raisin mûr.

Ces cités, ces châteaux, ces bois, ces paysages,
 Ces vignobles vantés, cet astre au front vermeil,
 Ces flots harmonieux, Léman ! font de tes plages
 Le pays le plus beau qu'éclaire le soleil.

Le poète s'étonne de la partialité de la nature lorsqu'elle départit la beauté aux paysages et, s'élevant plus haut, il est douloureusement surpris de l'inégalité des conditions humaines :

Dans une balance inégale
 Pourquoi, Seigneur, nous pesez-vous ?

Ces cris de révolte sont rares dans l'œuvre de Charles-Louis de Bons. La paix se fait toujours en lui, car la foi parle à son cœur, et, après la foi, la résignation et l'espérance :

Pour l'Etre qui la fit tout est bien sur la terre !
 Insensé qui voudrait pénétrer le mystère
 Que le Seigneur cache aux humains !
 Il voit, des mêmes yeux, le lac, des monts sauvages
 Et le grand lac d'azur, aux éclatants rivages :
 Tous deux sont l'œuvre de ses mains !

Dans la *Prière sur la montagne*, il célèbre la beauté de cette foi qui ne discute rien ; humble et entière, ne serait-elle pas le secret du bonheur humain lui-même ?

O croyances des champs, humble foi des montagnes !
 ... Combien je vous admire et combien je préfère
 Au doute qui discute, à l'orgueil qui diffère,
 Vos charmes innocents !

... Le scepticisme, en vain, vous dédaigne et vous raille
 Dans les biens qu'il exalte est-il donc rien qui vaille
 Le bonheur qu'on vous doit ?

... Et vous mêlez le Ciel à ces choses sans nombre
 Qui composent la vie et la font belle ou sombre :
 Joie, amour, soins, travaux, souffrance, guérison,
 Et tout s'emplit par vous de mystères suaves,
 Dont n'ose murmurer, tant ils sont purs et graves,
 L'inflexible raison !

Et dans un bel élan contre le scepticisme qui dessèche l'âme, le poète s'écrie :

Le doute pèse au genre humain.
 L'homme a besoin d'aimer et croire.

Ce besoin, Charles-Louis de Bons l'a toujours ressenti. S'il ne va pas « à la trace de Dieu », c'est qu'il l'a toujours possédé dans la plénitude de sa foi.

Dans la *Prière sur la montagne*, Charles-Louis de Bons donne comme cadre à ce poème religieux, un paysage de la haute montagne : celle où pâture dans une herbe odorante le bétail à la robe tachetée. Le poète a une manière presque virgilienne de décrire la grandeur de la vie pastorale, et des scènes bucoliques :

..... des voix
 Retombent des hauteurs ou remontent des bois :
 C'est le mugissement des taureaux fiers et rudes
 Cherchant une compagne au sein des solitudes.

Avant qu'à la nuit tombante le bétail regagne les hauts pâturages de l'Alpe, les bergers récitent, pour implorer la protection divine sur eux et leurs troupeaux, les quatorze premiers versets de l'Evangile selon saint Jean : la prière est sublime dans ce grandiose paysage.

Le thème de la nature auquel Charles-Louis de Bons allie l'expression de sa foi n'est pas l'unique source d'inspiration des *Hirondelles d'Été*. Charles-Louis de Bons doit quelques-unes de ses poésies à l'histoire de la Suisse, à l'antiquité biblique, aux joies et aux douleurs de la vie de famille.

Joseph, dédiée à M. Petit-Senn, de Genève, est intéressante par l'aspect nouveau qu'elle découvre du talent de Charles-Louis de Bons.

Tandis que ses vers ont généralement une fluidité presque larmartinienne, *Joseph* est écrit dans une langue plus plastique : ses vers aux contours accusés peignent davantage. Ne fait-il pas songer au Vigny de la *Colère de Samson* par sa recherche de la couleur et du pittoresque oriental...

Une sereine nuit enveloppait les cieux
 Aucun bruit sur le Nil... Pourtant, par intervalles,
 Un souffle descendu de ses sources natales,
 Comme un léger frisson courait sur la cité,
 Suivait le fleuve jaune à la mer emporté.
 Et cueillant dans son vol mille senteurs lointaines,
 Embaumait de parfums le rivage et les plaines.
 A peine entendait-on, au travers de la nuit,
 Dans le fond de l'enceinte à lui seul consacré
 Mugir du grand Apis l'éternité sacrée,
 Les autres dieux, sous eux, repliant leurs genoux,
 Cessaient de s'observer avec des yeux jaloux.
 Un lourd sommeil courbait leurs croupes de taureaux.

L'harmonie imitative de ce dernier vers n'est-elle pas particulièrement heureuse ? D'ailleurs, Charles-Louis de Bons a souvent de jolies trouvailles rythmiques :

La lune blonde
 Monte sans bruit,
 Argente l'onde,
 S'y mire et fuit.
 (La tombée de la nuit)

Et *La Moisson* est une charmante chanson rustique :

Penchés sur la terre brûlante
 Depuis l'aube jusqu'à la nuit,
 Nous recueillons, l'âme contente,
 Le pain futur qu'elle a produit.
 A l'œuvre, à l'œuvre, ô fils et filles !
 Ces lourds épis sont un trésor ;
 Amoncelons sous nos faucilles
 Une moisson de gerbes d'or !

* * *

Malgré la réelle valeur des *Hirondelles d'Été*, elles restent cependant « bien inférieures à celles d'*Automne*, si simples, si vraies,

d'un style si pur où le poète... traduit ses impressions avec un rare bonheur »¹.

Dès les premiers vers des *Hirondelles d'Automne*, le ton se fait grave, presque religieux :

Le soir, Lia, se fait dans notre vie.
De nos jours écoulés l'ombre s'allonge au loin.
A d'étranges langueurs notre âme est asservie,
Et déjà du repos elle sent le besoin.

Heureux celui qui peut vieillir près du compagnon qu'il s'est choisi. Avec noblesse, le poète chante la beauté de l'amour conjugal que resserrent les années :

Jeunes, d'un amour pur, ils ont senti les flammes
Naître, les embraser, confondre leurs deux âmes.
Cet amour dure encore, mais paisible, épuré,
Dans le creuset des ans il s'est transfiguré !

Après l'amour conjugal, chanté avec émotion dans *La Vieillesse*, c'est l'affection paternelle qui trouve ici son expression :

Que l'amour filial m'allège la vieillesse.
Deux fils me sont restés : ne me les prenez pas !
Et que, pleuré par leur tendresse,
En m'en allant à vous, je meure entre leurs bras.

Cette idée de la mort est reprise une fois encore dans *Les Routes*. Les traces elles-mêmes du passage de l'homme ici-bas s'effacent à leur tour, nous dit-il :

Son pied ne creuse aucun sillon,
De ses sentiers et de ses routes
Ses traces disparaissent toutes ;
Le vent les roule en tourbillon.

L'Heure solennelle, c'est celle où l'on sent s'approcher la mort ; le poète l'envisage avec calme et noblesse :

Réveille-toi, mon âme, aux approches du soir,
..... C'est l'instant de songer à cette heure dernière
Où du funèbre appel on entend le signal ;
Où, sondant de la mort le mystère fatal,
Du haut de son orgueil, l'homme tombe en poussière !

Cependant l'homme ne peut s'empêcher de frémir à la pensée de cette heure redoutable. Pour traduire cet effroi, le poète atteint à la grandeur biblique :

L'homme, fils de la mort, conçu dans le péché,
S'avance en frissonnant vers le but qu'il redoute !

¹ Alphonse Sidler : *Etudes sur les poètes valaisans*.

Pour le chrétien, du sein de cette angoisse naît l'espoir d'une vie meilleure :

Plaisirs, jeunesse, honneurs, ont passé comme un rêve,
Toutes ces vanités ne sont qu'un souvenir.
..... C'est alors qu'en son cœur l'espérance se lève.

Dans ta force nouvelle avance vers ce phare
Que la foi nous signale et nous peint radieux.
Celui qui s'y confie et qui le suit des yeux
Jamais ne désespère et jamais ne s'égare.

..... Et Dieu sera pour toi miséricordieux.
..... Et le front couronné du nimbe de la gloire
Tu régneras en Lui par delà tous les cieux !

Le *Suprême Désir* clôt dignement les *Hirondelles* par la noblesse des sentiments humains et religieux.

C'est le testament du poète : un petit coin de terre où il puisse, dans la paix, dormir son dernier sommeil. Voilà son vœu :

..... Oh ! combien je voudrais que mon humble dépouille
Dans cet angle, au soleil, un jour vint reposer,
Lorsqu'une femme en pleurs, qui tremble et s'agenouille
Sur ma lèvre aura mis le suprême baiser.
..... Oh ! daignez m'accorder cette aumône de terre !
Dans mes songes toujours ce coin modeste a lui.

Mais le néant de l'homme est tel qu'il ne peut même espérer la paix dans la mort. N'est-elle pas d'une poignante mélancolie la vanité de tout désir humain, jusqu'à celui de s'assurer après la mort un asile respecté ?

Des travaux entrepris par la ville de St-Maurice ont violé la tombe du poète. Avait-il pressenti cette profanation en écrivant *Les Routes* ? Ne disait-il pas de l'homme :

Ses traces disparaissent toutes.

* * *

Ainsi s'achève, sur une note grave, l'œuvre lyrique de Charles-Louis de Bons, chantre de l'amour, de la nature et de la mort. Auquel de ces thèmes doit-il ses vers les plus fortement frappés ?

Ses poésies amoureuses ont trop de réminiscences pour être vraiment neuves. Charles-Louis de Bons doit beaucoup, nous l'avons vu, aux *Méditations* et aux *Contes d'Espagne et d'Italie* ; plusieurs de ses rythmes lui ont été suggérés par les *Orientales* (les vers de quatre et six syllabes notamment. Son alexandrin est plus original et porte mieux la marque de son auteur). Ce manque de caractère dans l'expression de l'amour, c'est une faiblesse mais qu'il partage avec tous les poètes romands. « Le Suisse romand a une excessive réserve qui l'éloigne de certains sujets, réprime cer-

tains élans » (Virgile Rossel). Cette pudeur extrêmement délicate ne la doit-il pas à l'ambiance protestante dont le rigorisme a fini par informer jusqu'aux cantons catholiques ? Peut-être, le Romand est-il aussi trop réfléchi, trop replié sur soi pour donner à l'expression du sentiment de l'amour une forme spontanée et vivante. D'esprit trop utilitaire, sans doute, il doit considérer la littérature dont l'amour est l'unique inspiration, comme bien vaine et futile. Le didactisme, en effet, est la marque de l'esprit d'Outre-Jura : quand on écrit, c'est pour enseigner, pour prouver, pour convaincre ; l'art pour l'art, n'a en Suisse aucun sens. Sainte-Beuve l'avait bien vu : « On est poète ici, on y est peu artiste », écrivait-il.

C'est donc à la nature que Charles-Louis de Bons doit des vers mieux sentis et plus vrais. Vivant au sein d'une nature à la fois grandiose et aimable, il a dit les multiples aspects de la terre valaisanne ; ses âpres montagnes, son fleuve torrentueux, son beau lac, il les a chantés avec émotion et vérité. Avec douceur aussi : la nature est pour lui « bienveillante et protectrice ». Rien de son œuvre qui rappelle les anathèmes, la sombre colère de Vigny.

Il comprend la nature, il l'aime ; elle l'apaise et console. Et c'est dans un cadre rustique qu'il forme le vœu de mourir. Charles-Louis de Bons a su voir combien, dans les plus humbles choses, se dégage une émouvante poésie ; aussi a-t-il été un peintre attentif et délicat de la vie des champs et de ses saines joies. La grandeur de la vie pastorale, la majesté des paysages de l'Alpe, ont trouvé également en lui un chanfre qui a su allier la noblesse à la force.

Et le cadre dans lequel il a vécu, parce que grandiose, lui a inspiré des vers d'un lyrisme élevé : de la nature il sait remonter jusqu'à Dieu.

Nous avons vu combien étaient intimement mêlés dans ses vers le thème de la nature et le sentiment religieux. Peintre d'une nature « bienveillante et protectrice », son cœur aussi est apaisé et simple, pour exprimer sa foi. Dans son œuvre, point d'inquiétude métaphysique. Il n'avait pas à dire les angoisses d'une âme « qui cherche en gémissant » parce que, toujours, il a possédé Dieu en sa plénitude. Le Romand, d'ailleurs, est essentiellement religieux : le sentiment du divin l'obsède et sa poésie se fait l'écho de ses intimes préoccupations.

Charles-Louis de Bons a toujours cru et il a eu la probité de le dire sans ambages. Il n'est ni de ceux qui par dilettantisme préfèrent la recherche à la possession, ni de ceux-là non plus qui jugent qu'il est infiniment pathétique d'entretenir les autres de leurs désespoirs, de leurs sécheresses et de leur scepticisme.

L'angoisse, on la sent chez Charles-Louis de Bons devant la mort seulement : si croyant que l'on soit, n'est-elle pas redoutable entre toutes « l'Heure solennelle » ? D'ailleurs, chez Charles-Louis de Bons, cet effroi ne saurait durer longtemps : la foi fait se lever l'espérance et la paix en son cœur.

C'est donc bien le thème de la mort qui l'inspire avec l'émotion la plus poignante ; en effet, les *Hirondelles d'Automne* sont parmi les plus belles et les plus vraies de ses poésies.

« Lyrique alpestre et religieux », si Charles-Louis de Bons n'a pas été profondément original, il a eu le grand mérite d'acclimater la poésie sur la rude terre valaisanne.

M. Charles-Louis de Bons, écrit Sidler, fut le fils premier-né des Muses dans sa patrie. C'est lui qui, d'une main ferme, planta en Valais le drapeau poétique.

A un précurseur on peut pardonner beaucoup et Charles-Louis de Bons n'a d'indulgence à réclamer que pour sa forme qui est souvent faible. Si la facture de ses vers est quelquefois lâchée, au jugement de Virgile Rossel :

la noblesse et la vigueur de la pensée, la verve lyrique rachètent... les défaillances et négligences du versificateur.

On ne saurait terminer sur une appréciation plus mesurée et plus vraie.

B. LE POETE EPIQUE

Divicon

Dans *Les Hirondelles*, Charles-Louis de Bons s'était essayé à chanter déjà en vers lyriques les gloires de la patrie. Historien et patriote, il consacra à son pays un poème épique en cinq chants : *Divicon*.

Ce poème qui parut en 1857 avec *Les Hirondelles* avait été couronné en 1855 à la suite d'un concours proposé par l'Institut national genevois. Comme en 1853, Charles-Louis de Bons remporta les suffrages de l'Académie qui lui décerna le prix.

Jules Vuy, dans le Rapport qu'il présenta à l'Institut genevois sur le concours de 1855, montre bien les difficultés qu'un tel sujet imposait. Il s'agissait de peindre une époque sur laquelle « les documents n'abondent pas ».

Divicon, en effet, incarne la plus ancienne histoire suisse : c'est l'Helvétie qui se mesure avec Rome.

Pour bien comprendre ce noble et beau sujet, pour le rendre dignement, il fallait une âme de poète, un cœur élevé... Il fallait une main puissante pour tailler, dans ce bloc de granit, une statue digne de ces anciens temps.

... Lorsque, poursuit J. Vuy, pour compléter et poétiser l'histoire, Charles-Louis de Bons est entré dans le domaine de la fiction, la fiction même dans son audace, nous a semblé la réalité (entrevue de Divicon et de César et mort de Divicon dans les Gaules)... le talent souple et vigoureux de l'auteur témoigne d'une énergie poétique pleine de hardiesse. Son Divicon est un personnage historique qui a toute la majesté de l'épopée ; c'est un être... qui dominant le poème tout entier, donne à cette œuvre une remarquable unité.

Le *Prélude* de *Divicon* est un chant d'amour et de gloire aux aïeux qui ont fait l'Helvétie et au premier d'entre eux : Divicon.

..... Divicon ! parmi les noms sublimes
Qui font de notre histoire étinceler les cimes,
Aucun, plus que le tien, n'éclate et resplendit.
En vain, un long passé le couvre de son ombre,
Ainsi qu'un astre d'or jaillit de la nuit sombre
Ton souvenir vivace avec le temps grandit.

Le *Chant I (Les Helvètes)* dit la vie sauvage et guerrière des Helvètes. Ils ne craignent que les forces de la nature qu'ils ont divinisées : le feu, l'onde :

..... Ils l'adorent tremblants, avec les vastes bruits,
La foudre, les glaciers, le silence des nuits
Et les sombres forêts, vieilles comme le monde,
Où du grand Teutatès la voix tonnante gronde.

Le désir naît en ces farouches peuplades de fuir leurs âpres montagnes et de se tailler une part dans les pays voisins plus fertiles et plus doux. Soudain, elles apprennent que les Romains en armes arrivent près du Léman.

* * *

Dans le *Chant II (Les Combattants)*, l'auteur oppose le courage tranquille, discipliné, sûr de lui, des Romains à la bravoure tumultueuse et barbare de l'Helvète.

Dans le camp romain :

..... Comme des épis mûrs que les zéphirs caressent,
Les piques tour à tour s'élèvent et s'abaissent ;
L'air s'éveille et frissonne aux sons du lituus
Et l'on n'attend qu'un signe, un mot de Cassius !

Tandis que :

L'Helvète au champ du meurtre ira comme à la fête,
L'œil serein, l'âme calme et s'il faut succomber,
C'est vaincu toujours qu'on le verra tomber.

Sous les ordres de Divicon, ils s'avancent :

..... L'impétueuse houle
Du côté des Romains comme un fleuve s'écoule,
..... Divicon, d'un regard que la colère enflamme,
Précipite leurs pas, leur fait passer son âme,
S'élançe et tous ensemble, enivrés, surhumains,
Avec un cri terrible, abordent les Romains !

* * *

Le *Chant III (La Bataille)* s'ouvre par un morceau lyrique : l'éloge du Léman sur les bords duquel, à l'endroit où le Rhône jette ses eaux au lac, la bataille va s'engager :

O Léman, ô beau lac ! magnifiques rivages !
Miroir où des grands monts se bercent les images,
..... La vague qui, sans fin, se brise sur la rive
Jamais te parle-t-elle, avec sa voix plaintive,
De cet antique jour où ta grève et tes bords
Se couvrirent de deuil, de carnage et de morts ?

Les armées s'affrontent au confluent du Rhône. Le combat est d'abord favorable aux Romains :

Mais Divicon accourt et, de sa voix tonnante,
Arrête les fuyards qu'entraîne l'épouvante.
Il monte un étalon aussi prompt que les vents,
Et qui rase le sol de ses longs crins mouvants.
La fauve peau d'un loup couvre ses reins agiles,
Une longue massue arme ses mains fébriles,
Et donne à tout son être, où se peint la fureur,
Un effrayant aspect de menace et d'horreur.
Il s'élance.....

Il ranime ses troupes chancelantes et inflige aux Romains une sanglante défaite.

Et les vaincus survivants à la terrible mêlée :

..... échappés aux glaives homicides,
Enchaînés deux à deux, anéantis, livides,
Sous les faisceaux d'opprobre où s'abaisse le front
Devront subir du joug l'indélébile affront.

(C'est en 107 avant J.-C. que les aigles romaines essuyèrent cet infâmant outrage.)

* * *

Le *Chant IV (L'incendie)* nous transporte de longues années après la victoire de Divicon sur les armées de Rome.

Dans une ferme helvète, sans se connaître, César et Divicon se rencontrent. Cet artifice a permis au poète d'opposer les deux caractères dans de beaux vers aux accents cornéliens :

César, de l'univers, veut devenir le maître.
Superbe, infatigable, audacieux, cruel,
Comme à souhait, servi par tous les dons du ciel,
Plus grand que Marius et que Sylla, cet homme
Un jour mettra le pied sur le sein nu de Rome.
..... Le sénat le redoute et voit avec terreur
Derrière le héros grandir un empereur.

Les Helvètes que tourmente de nouveau le besoin d'expansion, incendient leurs demeures avant de partir pour la conquête ou la mort. Divicon dit à César dont il ne connaît encore le nom :

L'enceinte de ces monts ne peut plus contenir
Ce peuple grandissant qui marche à l'avenir.
..... Lorsque nos cent tribus dont tu blâmes l'audace
Vers le pays d'exil auront tourné la face,
Malheur aux insensés, ou Gaulois ou Romains,
Dont l'épée osera leur barrer les chemins.

* * *

Au début du *Chant V (La Défaite)*, César victorieux des Helvètes, assis devant sa tente, reçoit les acclamations des soldats :

Tous les lieutenants de César l'entourent et s'empressent car :

..... Leur adresse profonde
A pressenti déjà le dictateur du monde.

Divicon doit figurer au triomphe de César : ainsi en a ordonné le chef :

A Cassius, je dois cet acte expiatoire,
Et d'un aïeul ainsi j'honore la mémoire.

Pour échapper à l'infamie, Divicon veut se donner la mort sur un bûcher funèbre.

Il s'adresse à ce qui reste de son peuple :

Votre nom redouté vous le verriez flétrir,
Si dans Rome, César, outrageant votre gloire
Enchaînait ma vieillesse à son char de victoire.

Avant de mourir, il donne aux siens les conseils qui les sauveront. Ici encore, c'est une leçon de mesure contre l'ambition qui perd :

..... Garde, ô ma nation...
De tes affreux malheurs l'utile souvenir
..... Tes lacs, tes bois, tes monts, c'est là qu'était ta force :
Tu ne l'as pas compris et le ciel t'a frappé.
Pourtant, sois fier encor...
Car du haut des remparts de l'Alpe inaccessible
Peuple vaincu, tu peux être un peuple invincible !

Aussi, ayant entendu les leçons du chef :

..... Au lever de l'aurore
..... Les Helvètes des lacs ont repris les chemins.

Ainsi s'achève ce poème qui est, à la fois, la glorification du premier héros de l'Helvétie et de la terre helvète elle-même que ses fils ne peuvent quitter sans mourir. C'est là l'idée profonde de cette œuvre : un peuple pour vivre à besoin de son sol. Déraciné, il succombe. Cette idée, sans être formellement exprimée, se dégage cependant de ce Ve Chant si dramatique. D'ailleurs, les lois de la vie condamnent l'excès d'ambition. Charles-Louis de Bons revient souvent sur les périls de cette « démesure », les chutes lamentables qu'elle entraîne. *Divicon* rejoint *Supersaxo* pour enseigner la même idée, à savoir que les conducteurs de peuples les perdent souvent en croyant servir les intérêts vitaux de leurs nations.

Guillaume Tell

Chantre de Divicon à la fortune diverse, Charles-Louis de Bons s'attacha en 1865 à rendre vivante pour la jeunesse des écoles la grande figure de *Guillaume Tell*. Ainsi, il quittait l'histoire encore enténébrée de légendes des premiers Helvètes pour dire la « geste » du libérateur de l'Helvétie au XIV^e siècle.

Si l'épopée est le récit de faits héroïques, *Guillaume Tell*, sans hésitation, appartient au genre épique. Cependant le ton du poème est bien alerte pour avoir la majesté et l'ampleur épique : *Guillaume Tell* a du drame autant que de l'épopée :

Les cantons primitifs, vers l'an treize cent deux,
Virent de tristes jours s'appesantir sur eux.
Trois forts les dominaient, trois forts sur la montagne.
Albert, grand-duc d'Autriche, empereur d'Allemagne,
Y tenait trois baillis, qui, sûrs d'un protecteur,
Osaient sacrifier l'empire à l'empereur...

Dans leur audace, ils allèrent jusqu'à imposer au peuple la vénération du chapeau ducal :

..... Un jour, enfin, ce peuple en d'autres temps si fier
Dut rendre un vil hommage au bonnet de Gessler !

Devant la pique que surmonte le chapeau ducal, un homme de Burglen, Guillaume Tell, reste couvert et passe. On l'arrête :

..... On raconte au bailli, qui s'avance irrité,
A quel excès d'horreur le rustre s'est porté !
— Tu mourras, dit Gessler... Mais non, je te pardonne !
On vante ton adresse et chacun s'en étonne.
Bien ! je veux te fournir, ici, l'occasion
D'agrandir d'un seul coup ta réputation.
Qu'en dis-tu ? Suis-je dur ? Mon cœur est-il de marbre ?
Place ton fil à-bas, debout, devant cet arbre ;
Mets ce fruit sur sa tête... après, compte cent pas :
Puis tire, abats la pomme... ou sinon tu mourras.

Les vers qui suivent peignent la douleur du père et les remous de la foule irritée et craintive :

Le malheureux se trouble, et, d'angoisse éperdu,
Conjure le tyran, le presse, le supplie,
Et pour sauver son fils longuement s'humilie.
Mais c'est en vain qu'à Tell la foule répondant
Presse à son tour Gessler et l'implore en grondant :
Impassible et sinistre au sein de la tempête,
Le bailli, de la main, la contient et l'arrête.

Tell s'est ressaisi :

Son bras se raffermir, ses yeux n'ont plus de larmes :
Il se confie au Ciel, il est sûr de ses armes.
Cherchant le but lointain, il le vise deux fois,
La multitude attend, anxieuse et sans voix.
Soudain la flèche siffle... Et l'enfant ?... Plus de crainte !
Gloire éternelle à Dieu, car la pomme est atteinte.

Gessler, cependant, aperçoit une flèche entre les vêtements de Tell. Soupçonneux, il l'interroge ; apprenant que cette flèche lui était destinée si Tell avait été le meurtrier de son fils, il fait charger de chaînes le héros et donne l'ordre de l'enfermer à la forteresse de Kussnacht, sur l'autre rive du lac. On met à la voile : une tempête s'élève et met en péril la vie de ceux qui ont pris place dans l'embarcation. Gessler est du nombre. Or, il se souvient que Tell est un rameur vigoureux. On fait tomber ses liens : il vole au gouvernail.

Vers une anse ignorée, où la rive est moins haute,
Il dirige la barque et là, d'un seul élan,
Saute sur le rocher, aux vains cris du tyran.
Du pied poussant la barque, il la rejette aux ondes
Et pendant que, jouet des rafales profondes,
Elle revient du bord subir l'horrible choc,
Lui, son arc à la main, a fui de roc en doc !

Il gagne le sauvage défilé de Kussnacht par où Gessler passera pour rejoindre sa forteresse. Tell veut délivrer sa patrie du monstre qui y règne.

Mais, et c'est là une idée particulièrement belle chez le poète, Tell avant de donner la mort, hésite ; l'humanité en lui parle plus haut que la vengeance :

Longtemps je ne connus ni le mal, ni la haine
Et mon but aujourd'hui c'est une vie humaine !

Cependant si Gessler ne périt, c'en est fait de Tell, des siens, du peuple suisse :

Il m'a fait sans pitié... qu'il en porte la peine !

Et Gessler, avec son escorte, s'engage dans le défilé ; une flèche siffle et l'abat. Le peuple suisse est vengé...

Entendez-vous monter ces grandes voix confuses,
Et mugir sur les monts les âpres cornemuses ?
Ce bruit, c'est le signal ; ce bruit, c'est le combat.
..... La puissance usurpée est tombée en poussière
Les baillis sont chassés...
..... Ils contemplent de loin, pour la dernière fois,
Cette terre des lacs, des glaciers et des bois,
..... Où leurs noms doivent être exécrés d'âge en âge !
Les Alpes, à l'envi, s'illuminent de feux ;
..... Aux acclamations d'une assemblée immense,
On a renouvelé le Pacte d'Alliance,
Et ce traité fameux, dans la postérité,
Montrera, s'appuyant, l'ordre et la liberté !

Si Charles-Louis de Bons n'avait écrit ce poème, il manquerait à son œuvre. Pénétré de la grandeur de l'ancienne histoire suisse, il lui appartenait, peut-être plus qu'à un autre, de chanter le héros par excellence, celui qui réveilla le patriotisme helvète. Il l'a fait avec pathétique et noblesse, dans une forme qui rappelle la *Légende des siècles* plutôt que les épopées traditionnelles. Plus nerveux, avec de nombreuses pauses qui sont loin du balancement classique, son vers a bien l'allure romantique. La familiarité de certains tours, l'ampleur de quelques envols donnent au poème un caractère mêlé ; âpre et noble, satirique et enthousiaste, il porte la marque de l'époque.

Le premier mérite de Charles-Louis de Bons a été de débarrasser l'épopée de tout le convenu duquel elle vivait depuis longtemps. Ses conceptions à cet égard le rapprochent, toutes proportions gardées, du Victor Hugo de la *Légende des siècles* : une épopée, pour Charles-Louis de Bons, c'est l'histoire — contée avec noblesse — d'un héros qui symbolise un peuple, d'un grand événement historique à répercussions nationales.

Charles-Louis de Bons avait dans l'esprit un certain tour qui lui faisait aimer la grandeur et l'héroïsme ; sa façon de les concevoir n'est-ce pas l'essentiel du genre épique ? Le reste n'étant qu'accessoires qu'une mode peut détrôner. D'ailleurs, même dans ses œuvres en prose, *Blanche de Mans* et *Supersaxo* notamment, on sent passer ce vrai souffle qui soulève et qui doit être le génie de l'épopée.

Aussi les critiques qui refusent à Charles-Louis de Bons le sens épique ne semblent pas avoir complètement raison ; peut-être ont-ils moins tort quand ils placent le poète lyrique qu'il a été bien au-dessus du poète épique.

Son œuvre lyrique est en effet plus achevée. De valeur moins inégale et plus humaine, elle conserve encore aujourd'hui toute sa fraîcheur tandis que l'épopée, à moins d'être un immortel chef-d'œuvre, se démode et fatigue. *Divicon*, cependant, sait racheter par l'ampleur du souffle épique, la monotonie ou la déclamation de quelques épisodes.

C. LE POÈTE SATIRIQUE, DIDACTIQUE ET BADIN

A partir de l'année 1868, l'inspiration poétique de Charles-Louis de Bons évolue vers plus de douceur et de familiarité.

A peine a-t-il chanté les héros de l'Helvétie primitive que sa muse, après cet effort, devient souriante et facile. Il exploite à nouveau la veine que nous avons déjà signalée dans *Les Nouvelles valaisannes* et ses dernières œuvres en vers sont toutes pénétrées de cette forme un peu spéciale que l'humour revêt en Suisse et qui semble fait de beaucoup de bons sens et d'une pointe de malice sans méchanceté aucune.

L'Épître à M. Amiel, les *Fables*, les *Profils Sionnais* et *Loèche-les-Bains* reflètent tous ce tour d'esprit qui donne à ces œuvres la vraie saveur du terroir valaisan.

Les *Fables* qui paraissent dans les *Monat Rosen* (1868-1869) tirent pour la plupart leurs sujets du vieux fonds populaire que La Fontaine lui-même a exploité. Sans avoir la suprême aisance de celles du Bonhomme, elles plaisent cependant par leur solide bons sens, leur spontanéité, leur tour nonchalant et ironique qui leur donnent une légère ressemblance avec les *Fables* de Franc-Nohain.

Il faut citer *L'Égyptien* et *le Chat* pour connaître le sourire malicieux du fabuliste valaisan ;

Au bord du Nil, au temps des Pharaons,
On adorait les dieux les plus étranges.
Le bœuf Apis, les chats et les oignons
Avaient un culte.

..... Un de ces matous-là qui s'en allait en fête
Par un de ces dévots rencontré nez à nez
Eut à subir ses respects acharnés.

Décamper sans l'entendre eût été malhonnête :

Il resta donc en maugréant,
Comme un dieu bien appris se mit sur son séant
Et dit au pauvre fanatique :

Le chat est grand ! Voyons, expose ta supplique,
Mais en deux mots car je suis très pressé.

L'Égyptien qui se sentait lancé
Débute par un préambule
Qui menaçait de ne jamais finir.

Le chat n'y pouvant plus tenir,
Le planta là sans le moindre scrupule.

.....

— Reviens, mon âme est altérée.

Dans un élan de pur amour

Que je baise du moins ta moustache sacrée !

— Ce sera pour un autre jour.

J'entends miauler là-haut, on fait tapage.

Les chats entrent en danse. Adieu, porte-toi bien.

Souvent un plaisir simple attire davantage

Qu'une fête pompeuse où le cœur n'est pour rien.

D'autres de ses *Fables* font entendre des leçons nées de l'expérience politique de Charles-Louis de Bons, telle :

Les Animaux et leur Souverain :

Pour se garder contre le loup
 Qui rôdait autour d'eux dès qu'ils s'en allaient paître,
 Les animaux avaient choisi pour maître
 Un éléphant que l'on vantait beaucoup.
 Ce sultan de nouvelle espèce,
 Malgré son zèle et sa sagesse,
 Trouva moyen en peu de temps,
 De faire un tas de mécontents.
 On fut bientôt, pour lui, de glace.
 Il était lent, il était gros.
 A lui seul, il prenait presque toute la place...
 On fit abdiquer cette masse
 Et chacun lui tourna le dos.
 Le trône étant devenu vide,
 On y plaça certain ours dégourdi.
 Le nouveau roi, quoique vraiment hardi,
 Fut déposé comme timide.
 Un cerf, un chien, ses successeurs,
 Ne remplirent pas mieux l'attente générale.
 On leur imputa des noirceurs,
 Et le chien fut noyé sous prétexte de gale.
 A la fin, le lion, d'une commune voix
 Fut élevé sur le pavois,
 Mais mal en prit à ce peuple crédule,
 Car le prince en glouton se changeant tout à coup,
 Dévora ses sujets sans le moindre scrupule,
 Si bien qu'amèrement l'on regretta le loup.
 Il en est plus d'un sur la terre
 De ces peuples vains et légers,
 Qui ne voyant à ce jeu nuls dangers,
 Avec leurs souverains sont constamment en guerre.
 Ces princes — la plupart sensés et fort humains —
 Sont peints sous des traits effroyables.
 Leurs moindres faits sont cas pendables...
 Un beau jour, on les chasse et chacun bat des mains.
 Survient alors un sauveur... un despote,
 Qui mitraille les turbulents,
 Sur le cou des partis met son talon de botte,
 Et de maints renégats, se fait des chambellans.
 Quant au pays, qu'il escamote,
 Les jours de bonne humeur, il lui donne, parfois,
 L'unique liberté... de se mordre les doigts !

Cette fable se termine sur l'idée sage que rien n'est plus funeste aux nations que les changements de régime, tandis que *Le Lion et les castors* prêche l'union des peuples contre l'impérialisme des races fortes. Les mêmes problèmes ne se posent-ils pas toujours ? On voit donc que si la donnée des *Fables* n'a rien de très original, le poète est plus neuf dans ses conclusions. Toutes, d'ailleurs, ne s'inspirent pas que de l'esprit politique ; certaines enseignent des vérités humaines et générales : *L'Hirondelle et le Moineau* rappelle



Le sergent demande à Ursule si les mulets de Sainte-Euphémie
sont aussi beaux que les filles du village sont jolies.

Illustration de Gustave Roux
dans *Saute-en-barque* de Ch.-L. de Bons.

que le temps collabore à l'édification d'une grande œuvre et *La Marmite et la Vaisselle* apprend à se contenter de son sort : le plus modeste est souvent le plus sûr.

* * *

Les *Profils sionnais* qui paraissent à Sion en 1875 sont de « petites épîtres familières, pleines d'enjouement et de verve, tableaux plaisants et fidèles de quelque coutume ou de quelque personnage de Sion » (Sidler).

L'auteur est assurément trop modeste quand il écrit :

Les Profils sionnais, faciles badinages,
Où l'art fait grand défaut, l'art autant que l'esprit.

Les Foires, les Lessives, le Jour de l'an, l'Ancienne garde de nuit sont de vivants croquis des mœurs valaisannes. *Les Lessives*, en particulier, sont charmantes de fine malice et d'observation amusée : c'est une jolie et spirituelle satire des dames de Sion, du zèle un peu tracassier qu'elles apportent aux soins du ménage, de l'humeur débonnaire, insouciant et moqueuse des maris valaisans. Il y a là un morceau intéressant de psychologie locale, pas très creusée sans doute, mais qui a su traduire en souriant, les travers, les petits ridicules d'une société simple et sans faste.

Au *Jour de l'An*, l'auteur adresse d'aimables souhaits à des dames de ses amies : maris empressés, couturières promptes et habiles, « servantes » diligentes et discrètes, voilà-t-il pas de quoi assurer le bonheur féminin ? Et n'oubliant pas combien les soucis ménagers préoccupent l'esprit des dames de Sion, l'auteur ajoute :

..... Enfin vous n'aurez point le noir, l'amer déboire,
D'entendre une souris sortir de votre armoire
Après avoir, deux mois, pris là tous ses ébats
Dîné d'un grand nappage et soupé de vos draps !

* * *

Le poème de *Loèche-les-Bains* qui paraît à Genève chez Blanchard en 1878, trois ans avant la mort de l'auteur, est la dernière de ses œuvres qui ait paru en librairie. Malgré ses quatorze cents vers sur un sujet assez mince, « l'œuvre entière est remarquable, nous dit A. Sidler, ... gracieuse, d'une aimable simplicité ».

Après avoir décrit le bourg thermal de Loèche et conté brièvement son histoire, l'auteur s'amuse à suivre un baigneur dans les menus incidents d'une vie journalière que ponctuent les rites d'une thérapeutique astreignante, mais à laquelle on se soumet de bonne

grâce, de par le prestige de la mode. *Loèche-les-Bains* est un document plein de vie et d'intérêt sur la manière dont se prenaient les eaux dans une station thermale des Hautes-Alpes valaisannes en 1876. Si le cadre change, les hommes restent bien identiques à eux-mêmes. Dans les vers suivants, l'auteur nous trace la suprême distraction des oisives de Loèche :

Les nouveaux arrivants, à peine débarqués,
Par les yeux féminins sont aussitôt bloqués ;
Durant l'inspection, rapide mais profonde,
Heureux le promeneur qui contente son monde !
A la première vue, on fut pour lui très froid
(Envers les inconnus on use de ce droit),
Mais il peut aisément — revirements étranges ! —
Faire qu'à la nuit close on chante ses louanges :
Il suffit, dans ce but, qu'il expose aux lorgnons
Ces talents qui, partout, illustrent tant de noms.
S'il porte son gilet d'une façon qui flatte,
Si le fond de l'habit convient à la cravate,
Si son ami le nomme Alfred, Edgard, Arthur,
Les yeux s'adouciront : certes, rien n'est plus sûr.
L'étrangère, de même, aura gagné sa cause
Si sa robe et ses gants vont à son teint de rose.

Aujourd'hui, une élégante n'est-elle pas plus exposée aux critiques venimeuses qu'à l'admiration de celles qui l'envient ?

Ce qui fait le charme de *Loèche-les-Bains*, c'est la facilité, la grâce souriante, la bonne humeur ; pour tout dire, cet humour qui lui donne l'empreinte savoureuse du terroir valaisan.

* * *

Ainsi s'achève l'œuvre de Charles-Louis de Bons sur une note amusée, pittoresque et très locale. Son mérite a été grand de savoir allier à une inspiration qui porte le cachet du sol qui l'a vu naître un souffle plus élevé, plus largement humain qui s'exprime surtout dans *Les Hirondelles*, *Une exécution au château de Loèche*, et *Georges Supersaxo*.

Nous ne reviendrons pas sur les qualités d'historien, du romancier, du poète qu'a été à la fois Charles-Louis de Bons. Initiateur du mouvement littéraire en Valais, il a fait école et se trouve réalisé le vœu que Daguët formulait dans la *Revue des principaux écrivains de la Suisse française* (1857) :

Le jour n'est pas loin sans doute, écrivait-il, où ce pays fournira aux lettres nationales le contingent qu'on est en droit d'espérer des richesses natives de l'esprit valaisan, mélange étonnant du feu méridional et de la froide raison du Nord.

Le jour vint, grâce à Charles-Louis de Bons, où le Valais a vu naître et se développer des talents littéraires qui expriment cependant avec bonheur l'âme valaisanne et même les aspects éternels de l'homme.

A ce rôle de précurseur, il s'ajoute que Charles-Louis de Bons, par la noblesse de son inspiration qui exalte ce qu'il y a de meilleur en l'homme, a toujours été dans sa modeste sphère un créateur d'idéal.

« Evocateur de la terre et de la race », rien dans son œuvre que de sain et de noble. De cela, ne peut-on le louer sans réserve ? N'est-ce pas à ces écrivains qu'il fait bon revenir, eux qui reposent et rafraîchissent de tout ce qu'une certaine littérature a de tourmenté, de malsain et de défaitiste ? Charles-Louis de Bons n'a jamais méconnu le sens des valeurs spirituelles et, de son œuvre se dégage la confiance en soi, l'espérance en Dieu et dans les vertus de sa race. S'il fut un écrivain distingué par le cœur et l'esprit, nous avons vu que chez lui la forme fut souvent déficiente. Insuffisance du travail littéraire qui polit et corrige, ou conception fréquente chez les Romands qui les fait s'attacher à l'idée plutôt qu'à son expression ? Cette gaucherie, cette réserve dans la forme qu'ils donnent à leur pensée ne constituent-elles pas en grande partie leur originalité ?

Sainte-Beuve avait déjà remarqué :

Ce pays [la Suisse] a produit des esprits qui, à un certain tour d'idées particulières, ont uni une certaine manière d'expression, et qui offrent un mélange, à eux, de fermeté, de finesse et de prudence, un mérite solide et fin, un peu en dedans, peu tourné à l'éclat, bien qu'avec du trait...

N'est-ce pas à cette « certaine manière d'expression », à ce style à eux des écrivains de la Suisse romande qu'on doit imputer la méconnaissance ou le dédain, dans lequel est tenue, en France, leur littérature ? « Ils écrivent mal », dit-on. Est-ce mal écrire que d'essayer de traduire son pays avec les moyens d'expression qui lui sont propres ?

Pour la Suisse romande, la question est délicate à résoudre et C. F. Ramuz a cherché à l'élucider dans la *Lettre à Bernard Grasset*.

Ceux qui, sans partager les idées de l'écrivain vaudois, ont cherché (tel Charles-Louis de Bons) et cherchent encore à conformer leur français au français de France, ceux-là mêmes arrivent difficilement à se dépouiller de leur élocution naturelle (indépendamment du tour de la pensée qui, lui aussi, a un cachet propre). Leur façon de concevoir et de traduire n'est pas celle de leurs voisins d'Outre-Jura.

Pendant bien longtemps on a semblé ignorer en France qu'il pût y avoir dans le pays romand une production littéraire originale.

« Fraicheur des paysages, solennel mystère de la conscience et de la création, paisible satisfaction qu'offrent une vie agreste, une religion simple et des souvenirs héroïques, attraits de l'idéal, tels sont les thèmes qui dominant... dans les ouvrages de la Suisse française » et dont nous avons trouvé l'expression dans l'œuvre de Charles-Louis de Bons. Serait-ce que cette littérature sage et apaisée ait paru longtemps fade et ennuyeuse ?

Aujourd'hui on se tourne vers les choses de la Suisse avec plus d'intérêt, semble-t-il. A leur petite patrie, un Ramuz, un Gonzague de Reynold ont suscité la sympathie. On peut s'en réjouir. Il reste encore à faire bien des découvertes dans une littérature dont les auteurs méritent mieux que le triste oubli et l'ingrate obscurité. Leur modestie les eût préférés, peut-être ; mais il est juste de les dissiper pour le profit intellectuel et moral de ceux qui les liront et qui se prendront, il n'en faut pas douter, à leur charme simple et vrai.

Marie-Gabrielle DUFOUR